

**Le chercheur itinérant, son éthique de la rencontre
et les critères de validation de sa production scientifique**

Denis Jeffrey

La figure du chercheur qui utilise des méthodes qualitatives s'apparente à bien des égards à celle de l'itinérant. Du moins, cela me ressemble, et je ne suis peut-être pas le seul à se reconnaître dans le personnage de l'itinérant. Mon parcours académique, qui a son origine dans la philosophie avant de bifurquer vers la sociologie, la psychanalyse et l'éthique, y est vraisemblablement pour quelque chose. Dans ce texte, la figure du chercheur itinérant, que je mets en perspective avec la figure du chercheur prométhéen, me servira pour amorcer une réflexion sur l'éthique de la rencontre en recherche qualitative. Cela formera la première partie de ce texte. Par la suite, en deuxième partie, je désire présenter quelques propositions portant sur les critères de validation de savoirs issus des méthodes qualitatives. Ce sont des critères qui n'ont rien de nouveau, mais qui méritent qu'on en discute encore.

LA FIGURE DU CHERCHEUR ITINÉRANT

La métaphore du chercheur itinérant pourra étonner les habitués de la recherche qualitative. Peut-être parce que l'itinérant, celui que l'on voit flâner dans les centres urbains, offre une image peu reluisante de la réussite sociale. Rassurons-nous, ce n'est pas à celui-là que je réfère ici, même si la ressemblance n'est pas si lointaine, puisqu'on peut considérer que le chercheur itinérant ne refuse pas la flânerie et le vagabondage qui permettent de sentir le monde et ses habitants d'un peu plus près. J'utilise plutôt la figure emblématique de l'itinérant par contraste avec l'image très médiatisée du chercheur prométhéen. Le chercheur itinérant accepte peut-être mieux le fait que son savoir se construit au cours d'un itinéraire, c'est-à-dire d'une démarche qui tolère un haut niveau d'imprévisible, de la lenteur et même quelques frivolités.

Comprenons bien, d'emblée, les intentions du prométhéen¹. Ce dernier cherche à mesurer, à maîtriser et à transformer la réalité afin de se l'approprier. Les résultats qu'il obtient sont plus importants que la démarche qu'il entreprend. Son chemin est établi à l'avance et les obstacles qui parsèment sa route lui apparaissent tels des empêchements de se rendre à destination (Guilbert, 1997). À l'exemple du dieu démiurge, il souscrit au grand projet de parfaire le monde et les hommes. Il prétend à la perfection. Prométhée est la figure emblématique des Lumières, il porte le feu de la transformation de l'histoire et suppose le progrès illimité de la Raison. L'ombre, l'ignorance, l'indécidable et l'impuissance sont ses adversaires. Prométhée est le symbole du pouvoir immense de manipulation des êtres et de la vie. Il prône l'ouverture de tous les possibles. Rien ne le freine, même la pire catastrophe qu'il engendre, car l'erreur prométhéenne trouve, par fonctionnement, une solution prométhéenne. Sa marche sur le monde participe à cet égard d'une dialectique paradoxale : il crée en détruisant et détruit en créant. La créature de Frankenstein est le modèle paradigmatique du procédé prométhéen. Dans le roman de Mary Shelley, Frankenstein, le père de la créature, est terrorisé. Son effroi est incommensurable, il se réfugie dans la fuite. Mais d'autres après lui poursuivent sa besogne.

Mary Shelly s'inspire, en son temps, de l'esprit prométhéen. Les opérations scientifiques qu'elle met en scène à travers le personnage de Frankenstein participent de ce que nous nommons aujourd'hui le projet technoscientifique², dont Olivier Rebol résume les cinq postulats : 1) la technique peut résoudre tous les problèmes, 2) le contrôle total de l'action humaine et l'élimination de tout imprévu, 3) la réduction du réel à ce qui est scientifiquement repérable et mesurable, 4) les choix techniques s'imposent pour des raisons essentiellement techniques, 5) l'efficacité technique est la valeur suprême (Rebol, 1989, p.200). Les critiques du prométhéisme ont été mille fois entendues et discutées. Prométhée est une figure dangereuse, nous le savons, mais tel un destin qui s'acharne, on ne pourrait s'en déprendre.

Toutefois, nombre de chercheurs ont initié, avec témérité, des voies de traverse. Le fait est qu'ils sont bien seuls ces chercheurs dans l'institution universitaire où trône, comme le roi nu, les valeurs prométhéennes. C'est

¹ Le prométhéen pourra mener des recherches en quantitatif ou en qualitatif, cela ne change rien à ses intentions.

² Pendant des millénaires, la science est spéculative et contemplative. Elle n'a eu que très peu d'effets sur sa capacité à manipuler la matière et à agir sur le monde. Au début du XVII^e siècle se fait la jonction entre technique et science. Galilée en est l'exemple emblématique. Il s'inspire du travail des artisans et des techniciens. À partir de ce siècle, le savoir-faire artisanal et le développement de la technique vont féconder le savoir spéculatif, lequel sera bientôt détrôné par un savoir empirique qui se promet de décrire des phénomènes mesurables (cf. Jean-Marc Lévy-Leblond, 2003). Le mesurable devient la réalité, alors que le non mesurable demeure spéculatif.

pourquoi il apparaît à propos de mettre de l'avant la figure du chercheur itinérant, humble figure parmi toutes, dont la place n'est pas encore acquise.

La recherche qualitative, c'est mon préalable, est un *art de la rencontre*. Quand un chercheur itinérant rencontre autrui sur sa route, et c'est bien son intention de rencontrer autrui, il se questionne sur sa démarche. Ses questions ne témoignent pas d'un tourment, mais bien d'une incontournable préoccupation pour autrui. Comment s'y est-il pris pour rencontrer autrui ? Pourquoi rencontrer autrui ? Comment rencontrer autrui ? Que peut-il savoir ? Qu'est-ce qui ressort de la rencontre ? Et si autrui ne veut pas parler ! Et si autrui n'était qu'un prétexte pour justifier des convictions théoriques ! Une question en relance mille autres. Le chercheur itinérant chemine dans une forêt de questions. Il considère que la réponse à une question est le plus souvent une nouvelle grappe de questions.

Le chercheur est itinérant dans la mesure où sa démarche pour rencontrer autrui serait plus de l'ordre du trajet que du projet. L'usage de ces notions en recherche a déjà été proposé par Michel Maffesoli dans sa sociologie compréhensive (1985). Le projet vise un résultat à venir, il est de l'ordre des fins, alors que le trajet qualifie un avancé, à petits pas, qui s'ajuste au contexte, qui s'adapte *in situ* aux circonstances, qui commande parfois une interruption, qui accepte, somme toute, de ralentir son rythme lorsque nécessaire. En cela, les préoccupations de Pierre Sansot, dans *Du bon usage de la lenteur* (1998) ne lui sont pas étrangères.

Le chercheur itinérant poursuit lentement sa route afin de se laisser tout le temps de réfléchir. Il se retourne régulièrement pour examiner le chemin parcouru, c'est-à-dire cette distance qui lie son point de départ et le carrefour d'une rencontre. La valeur de sa recherche, en fait, relève de l'analyse du chemin parcouru. En d'autres mots, sa recherche tient à une méthode qui ouvre la route tout en en conservant la trace. On se souvient que le mot « méthode » provient du grec *méta hodos* qui signifie le chemin suivi. J'ai déjà entendu Gilbert Durand comparer le *methodos* au dernier chant dans la tragédie grecque ; chant qui cherche à dire sans leurre le cheminement des personnages tragiques. Le chant répond à la question : quel est le chemin qui les amena dans le piège du destin ?

Le Petit Poucet n'avait pas tort de baliser sa route pour retrouver son chemin. Les cailloux qu'il semait sur son itinéraire lui ont permis de revenir à son lieu de départ. À cet égard, le Petit Poucet était astucieux. Il ne savait pas, comme l'itinérant, jusqu'où il irait, mais il savait qu'il pouvait reprendre la route en sens inverse. N'est-ce pas là le défi de tout chercheur qui utilise des méthodes qualitatives : semer sur son chemin suffisamment de traces afin que lui-même et d'autres chercheurs puissent reconnaître le chemin parcouru depuis le point de départ ? La méthode qualitative s'intéresse d'abord à la rencontre et à l'analyse de la démarche qui a mené à une rencontre. La valeur d'une recherche, pour le chercheur itinérant, tient peut-être bien à sa capacité de parler des traces laissées sur son parcours.

À la différence du chercheur prométhéen, le chemin du chercheur itinérant n'est que relativement préétabli. Sa recherche devient une réelle démarche pour rencontrer ceux et celles à qui il donne la parole. En recherche qualitative, les autres à qui on s'adresse sont parties prenantes de la recherche, ce qui suppose une paradoxale confiance, voire un acte de foi que rien ne garantit, qui consiste à miser sur eux (Lemieux, 2004). Les sciences humaines et sociales, qui inspirent les sciences de l'éducation qui me préoccupent, ne tiennent qu'à des rencontres fécondes avec des autres pour entendre ce qu'ils ont à dire.

Faire crédit aux autres, parce que c'est bien à eux que l'on s'adresse, est une expérience qui est avant tout d'ordre éthique. Si les autres sont détenteurs d'un savoir qui mérite d'être entendu, c'est qu'on leur accorde le bénéfice du doute. Le chercheur itinérant consent à reconnaître à autrui la subjectivité qui le constitue. Or, ce n'est pas tant ce qui est raconté au chercheur qui tient lieu de vérité, ni ce qu'il fait par ailleurs des paroles des autres, mais ce qui compte est sa manière, ou sa stratégie, pour recueillir leurs récits.

À moins de tomber dans les pratiques odieuses qui réduisent les êtres humains à des objets dont on tire profit, les pratiques du chercheur itinérant exigent une discipline personnelle impeccable. Peut-être d'abord une empathie – non pas une sympathie, parce que les autres ne sont pas obligés de l'accepter – mais une empathie qui consiste à créditer l'autre d'une parole qui n'est pas insensée. Le chercheur itinérant accorde à l'autre la possibilité d'être entendu dans sa différence. Il est celui, notamment, qui travaille à rendre possible, chez l'autre, l'élucidation de ses conditions d'existence, dans les contraintes et les désirs qui lui sont propres.

Lorsqu'il est en recherche, ses nombreux déplacements parmi les autres lui demandent une constante adaptation aux exigences de leur environnement. Il mène sa barque en étant attentif à l'étrange diversité de ce qui l'instruit. Comme il possède très peu de certitudes quand au terme de son itinéraire, il investit le plus clair de son temps et de ses énergies à répondre aux contraintes qui lui sont imposées par les autres. Si autrui ne lui résistait pas, s'il était transparent, s'il pouvait exprimer clairement tout ce qu'il a à dire aux bonnes personnes en temps opportun, son écoute serait inutile. Les contraintes de la recherche qualitative sont d'abord les contraintes des autres que le chercheur itinérant rencontre. L'examen de ces contraintes et la manière de les surmonter sont inhérentes à sa démarche scientifique. En fait, comme le Petit Poucet, le chercheur itinérant n'oublie pas qu'il est en chemin, et qu'il devra revenir à son point de départ. Il n'oublie pas non plus les traces qui lui permettent de refaire le chemin parcouru.

Être un chercheur itinérant n'est pas une moindre tâche. Au contraire, il doit en tout temps emprunter la position du témoin qui raconte à d'autres chercheurs ce qu'il entend. En fait, il reconnaît en l'autre un sujet dont la parole n'est pas insignifiante et mérite d'être rapportée. Quand on rencontre

autrui sur son terrain, on est avant tout témoin. Le témoignage consiste à redire au plus près ce qu'on a entendu. Ce premier travail est préalable à l'opération de traduction dans sa propre langue théorique. Mais l'opération de traduction ne se fait jamais seule. Le chercheur itinérant doit porter à un autre chercheur la connaissance de ce qu'il entend, parce qu'il reconnaît que la traduction ou l'interprétation de ce qu'il entend est un travail collaboratif. Aussi, il a besoin de l'aide d'un autre chercheur – ou d'autres chercheurs – pour discuter de sa démarche, de son itinéraire, de ce qu'il a entendu, pour témoigner de sa propre route.

Un chercheur itinérant doit s'obliger à se réfléchir à travers la subjectivité désirante d'un autre chercheur qui lui renvoie en rétroaction sa propre parole. L'autre chercheur, c'est son compagnon de route. C'est celui qui partage sa passion pour la recherche. Celui aussi qui lui indique des limites, des questionnements, des contraintes ignorées, des oublis et des rêves qu'on prendrait pour la réalité. *Le chercheur doit admettre l'imposture de toute démarche qui réduirait son regard à son propre désir de chercheur.* Le chercheur itinérant se questionne sur ses propres désirs et se permet d'être questionné par un autre chercheur qui se questionne lui aussi.

Se permettre d'être questionné, c'est s'assurer de ne pas réduire les autres à un regard unidimensionnel. Si le chercheur s'approche d'autrui avec des outils trop tendancieux, trop circonscrits, trop impressionnistes, il risque de passer à côté. L'itinérance permet une diversité de regards et tend à relever le défi de l'insuffisance du regard unique. Puisque l'itinéraire n'est pas préétabli, tous les déplacements sont possibles, ce qui permet de la latitude, de la flexibilité, du relâchement, de l'adaptabilité et, encore plus que tout, une posture d'humilité. Dans une démarche de recherche, l'humilité est la capacité de reculer, d'accepter de remettre le travail sur le métier, de s'empêcher de forcer pour obtenir des résultats. Les résultats, pour le chercheur itinérant se trouvent dans le chemin parcouru. Même si sa recherche est *inachevée*, il n'a pas perdu son temps, au contraire, la recherche inachevée est signe que la démarche itinérante ne se referme pas sur elle-même.

Si le chercheur itinérant est vraiment un passionné de la route, s'il admet qu'il chemine dans un itinéraire, que le chemin n'est pas tracé à l'avance, c'est parce qu'il accepte de considérer que la capacité de rencontrer autrui, dans sa proximité, ne dépend pas que de lui. La recherche qualitative est plus que toute autre, interactions entre des personnes qui se sondent, se flairent, s'interrogent, se séduisent et discutent librement et honnêtement. Comme Philippe Meirieu (1998) le disait pour l'éducation, la rencontre entre deux personnes est le lieu de la parole tenue. L'engagement, dans une rencontre entre le chercheur itinérant et autrui, n'est pas tant contractuel qu'éthique.

Ainsi, le champ de la démarche qualitative en sciences humaines est de toutes parts traversés par la question éthique. Pour éviter le risque de se perdre, le risque de prendre autrui pour un objet, le risque de déplacer les

embûches au lieu de les surmonter, le risque aussi de s'oublier comme sujet à analyser, il faut s'en remettre à une éthique. Si on accepte la métaphore du chercheur itinérant, on est bien obligé d'accepter de se soumettre à la question éthique du fait que la recherche qualitative interpelle autrui, ce presque inconnu.

QUELQUES CRITÈRES DE VALIDATION DE SAVOIRS ISSUS DE MÉTHODES QUALITATIVES

Il semble que l'histoire de l'Occident nous a entraîné vers un relativisme de toutes positions scientifiques. Depuis la fin du Moyen Âge, un certain nombre d'idées et d'événements ont contribué à transformer les mentalités. Qu'on pense notamment à l'invention de l'imprimerie par Gutenberg, en 1450, qui permet la diffusion des savoirs, à la thèse de Copernic, qui expulse l'homme du centre de l'univers, à la critique de l'autoritarisme de Rome par Luther (1483-1546), au « doute méthodologique » de Descartes (1596-1650), qui inaugure la pensée critique et, plus près de nous, à Darwin (1809-1882), dont la théorie de l'évolution ébranle les thèses créationnistes, à Freud (1856-1939), qui dénature l'être humain et célèbre avec Nietzsche et Marx la mort de Dieu, mais aussi à Simone de Beauvoir (1908-1986), qui entrevoit l'égalité des sexes et la fin du patriarcat. Même l'homme, le concept d'homme, selon Michel Foucault (1926-1984), n'est qu'une vague idée réconfortante. Ce sont des auteurs, parmi tant d'autres, qui ont contribué à affaiblir les idées reçues et ont entraîné un renouvellement des manières de voir et de comprendre.

Le relativisme actuel des savoirs est à la fois désorientant, mais en même temps émancipateur (Vattimo, 1990). Il creuse une rupture profonde avec des vérités qu'on croyait éternelles. Mais en même temps qu'on se libère des vérités anciennes, on entre dans une époque de l'incertitude quant au fondement de ce que nous savons de nous-mêmes et du monde. On se doit de nouveau de citer Socrate qui disait à peu près ceci : « plus on sait, plus on prend conscience de notre ignorance ». Les chercheurs en sciences humaines et sociales hésitent à parler de vérité tant le mot apparaît périmé. Toutefois, ce n'est pas tant le mot qui ne convient plus, mais le sens qu'on y attribue. Si le mot vérité a encore un sens, ce n'est plus celui d'autrefois, qui référerait à un discours intouchable. La vérité d'un savoir scientifique est aujourd'hui objet de discussions, de polémiques, de débats, et on pourra même dire que cela est sa condition d'existence. C'est une vérité inachevée, en continuelle construction, qui ne dépend plus de la volonté d'un dieu, de la croyance en un mythe, de l'engendrement de la nature humaine, de la somme d'un raisonnement, des outils de mesure ou de l'idée d'un destin humain, mais d'une capacité éthique de dire vrai sans se prendre à son propre jeu.

Je suggère, ici, un certain nombre de balises ou de critères de validation de savoirs issus de recherches qualitatives, puisque je continue de croire que nous pouvons encore dire vrai.

Une pensée du doute

Le premier critère est celui de l'incertitude. Une démarche scientifique produit un savoir qui assume une part d'incertitude ou, si l'on préfère, une part de doute. Un chercheur doit montrer comment il utilise l'incertitude. À cet égard, on pourra dire qu'un résultat scientifique est un ensemble de propositions affectées d'un coefficient d'incertitude. L'incertitude ou le doute est un gage que le chercheur ne va pas se prendre au jeu de la vérité. Quand l'incertitude est réduite, il y a risque que le résultat d'une recherche se mythifie, et même que le chercheur se fasse prophète. Une production mythique est autofondative : sa vérité n'a pas à assumer le fardeau du doute, son affirmation est d'emblée véridique, car son essence est de donner à croire. Une production scientifique trouve son fondement dans l'histoire de ses remises en question. Alors que le mythe donne à croire, le savoir scientifique – qui assume par méthode le doute – donne à penser. En somme, un savoir scientifique tient un pari : produire une discussion immanente à sa propre production.

La position de croyance du chercheur

Pourquoi donnons-nous notre accord à une idée, à un modèle théorique, à une conception de l'être humain ? Pourquoi préférons-nous une conception psychanalytique ou une conception béhavioriste des conduites humaines ? Pourquoi sommes-nous plus à l'aise avec une approche qualitative plutôt qu'avec une approche quantitative ? Pourquoi un modèle théorique structuraliste ou fonctionnaliste nous séduit-il ? Pourquoi nous permettons-nous de travailler avec des concepts tels l'« inconscient collectif », l'« idéal-type », la « proxémie », la « résilience », l'« auto-organisation », la « complexité », pour ne donner que ces quelques exemples ? Il y a des choix que même les chercheurs les plus chevronnés ne s'expliquent pas entièrement.

Comment comprendre cela sinon en évoquant qu'il y a une position de croyance sur laquelle repose nos références théoriques. Je crois que nous n'avons pas une pleine maîtrise de nos fondations épistémologiques. Nous adhérons à des positions dont nous sommes en partie aveugles. Plusieurs justificatifs peuvent expliquer ces adhésions : un justificatif existentiel, social, culturel, identitaire, politique, mais le problème reste entier. Les approches marxiste et féministe ont agrégé un grand nombre de chercheurs pour des raisons politiques et identitaires. Il y a aussi des effets de mode. On se souvient de l'époque fonctionnaliste, phénoménologique, existentialiste, interactionniste symbolique, structuraliste, poststructuraliste, postmoderniste, cognitiviste, etc. Il y a également des effets de rencontre avec des auteurs qui

nous ont marqué parce qu'ils étaient attachants, charismatiques, convaincants, ou parce qu'ils ont lancé des idées slogans qui ont suscité notre adhésion. Il y a des effets de milieu intellectuel. Un chercheur s'intéresse à un modèle systémique, notamment, parce que dans son milieu de recherche, plusieurs chercheurs s'y intéressent.

J'utilise le terme de « position de croyance » pour exprimer le fait que nous ne maîtrisons pas pleinement nos choix épistémologiques. Nous adhérons bien souvent à un modèle théorique sans être en mesure d'expliquer notre choix. J'ai souvent rencontré des chercheurs qui refusent d'emblée la psychanalyse, alors qu'ils n'ont jamais lu Freud, ni Lacan par ailleurs. D'autres refusent de lire Heidegger parce qu'il a été lié au nazisme. Dans le monde scientifique, l'ignorance se propage aussi rapidement que la séduction pour un nouveau modèle théorique. C'est que nos choix épistémologiques sont pétris d'affects, de représentations et de désirs. Il n'est pas aisé de justifier nos affects, nos représentations et nos désirs parce qu'en partie, ils échappent à notre conscience. Mais nous demandons à tout chercheur d'éclairer, dans la mesure du possible, ses intentions, ses mobiles, ses motifs – le côté conscient de cela – afin qu'il puisse se distancier de ses obsessions, de ses craintes, de ses préjugés, de ses idées préconçues, bref, de sa position de croyance.

En somme, le premier acte libre du chercheur consiste à en dire le plus possible sur sa position de croyance. Il s'agit d'une position qui s'assume en se racontant. Cela implique pour le chercheur qu'il puisse parler de ce qui l'a amené à la recherche, du parcours scientifique qui fut le sien, des événements marquants de sa vie de chercheur, des erreurs et des succès de ses recherches antérieures, etc. C'est le chercheur en tant que *sujet* qui se raconte, à lui-même et aux autres chercheurs. Cela lui permet de se mettre à distance de ses croyances, mais aussi de donner aux autres à comprendre son cheminement, ses entêtements, ses passions, ses motivations, ses idées et, bien sûr, le fruit de son travail.

Un objet de recherche est une construction historique et politique

Nous ne sommes jamais seuls avec notre objet de recherche (Fourez, 1992; Latour, 2001). D'autres chercheurs se sont intéressés aux mêmes recherches que nous, d'autres chercheurs s'y intéressent présentement. L'objet de notre recherche nous préexiste. Elle a une histoire propre. En somme, un objet de recherche a une histoire que nous devons obligatoirement connaître. Cette connaissance devient un préalable à toutes recherches savantes. Cela m'amène à dire qu'il y a un devoir de connaissance de la pensée des auteurs qui nous ont précédés, qui ont contribué à construire l'objet de recherche qui nous intéresse. Il y a également un devoir de lecture des auteurs qui travaillent présentement le même objet que nous. L'appartenance à une communauté de chercheurs avec lesquels nous partageons des passions, des intérêts, des curiosités, des connaissances est une condition nécessaire à toutes recherches.

Comme chercheur, nous participons, avec d'autres chercheurs, à la construction historique de l'objet étudié. Un objet de recherche est collectif ; par conséquent, des activités de recherche amènent des chercheurs à travailler ensemble, en équipe.

Certains ont des idées, d'autres transforment des idées en des savoirs savants, d'autres encore reprennent ces savoirs pour s'y objecter et les déconstruire. Il y a un mouvement perpétuel dans les activités de recherche qui va de ruptures en continuités, d'ordre en désordre. Ce mouvement se présente comme un jeu qui se joue à plusieurs. Un problème scientifique est rarement résolu par une seule personne. Ils sont nombreux les chercheurs à inséminer de leur pensée les objets les plus hermétiques, les plus obscurs, les plus abscons. En somme, une recherche est contextuelle et historique, elle est un produit collectif.

La plupart de mes collègues universitaires ont déjà constaté que des jeunes étudiants inscrits aux études supérieures se lancent tête première dans une recherche sans même envisager de maîtriser les travaux qui concernent l'objet étudié. Il est certain qu'ils ne peuvent tout lire, mais du moins, ils doivent montrer une certaine familiarité savante avec leur objet. Il en va de la qualité scientifique de leur recherche.

En terminant ce point, je souligne deux aspects essentiels en recherche : la *légitimité* d'un savoir scientifique et sa *vérifiabilité*. Pour Isabelle Stengers (1993), la légitimité d'un savoir scientifique est un phénomène foncièrement social et politique. La légitimité d'un savoir scientifique, souligne-t-elle, est lié aux nombres de solutions proposées, mais aussi à la solidité de la tradition qui réunit des chercheurs autour de certaines idées, de certaines démarches, de certains lieux de recherche. La légitimité assure en partie l'autorité d'une production scientifique. Cela permet à un savoir scientifique d'être cru et de plaire. On peut faire la critique de ce phénomène sociopolitique de légitimation, mais on ne peut éviter d'en comprendre le mécanisme.

Les discours sur la vérifiabilité ressortent également du fait que la recherche est un travail collectif. À cet égard, la vérifiabilité ne consiste pas tant à montrer l'adéquation entre un modèle théorique et le réel, puisqu'un modèle produit sa réalité, qu'à proposer sa démarche et ses résultats au débat entre chercheurs. La vérification, notamment, se joue dans la confrontation avec des positions divergentes, contradictoires, différentes dans leurs formes et leurs contenus. On ne peut donc vérifier ce qu'on propose que par le truchement d'autres recherches qui soutiennent des points de vue divergents. La force d'une argumentation pour justifier et défendre une position, une démarche et des résultats a une valeur aussi important que la démarche de recherche en tant que telle.

Une production scientifique est limitée par un modèle théorique

Pour Kuhn (1922-1996), la vérification d'une hypothèse ne suffit pas pour produire des nouveaux savoirs. Dans *La structure des révolutions scientifiques* (1972), il propose que la science progresse à l'aide de modèles dominants ou paradigmes. Un paradigme est un cadre de pensée dans lequel se reconnaît une communauté de chercheurs. Edgar Morin souligne que le paradigme « est constituée par un type de relation logique extrêmement forte entre des notions maîtresses, des notions clés et des principes clés » (1990, p.79). Un paradigme génère des modèles théoriques dominants utilisés couramment par les chercheurs. Il ne faut pas sous-estimer la fécondité d'un paradigme, ni par ailleurs ses limites.

Un modèle théorique produit également un nombre limité de savoirs, c'est-à-dire de réussites et d'erreurs. Par exemple, le système cartésien qui présente l'univers (et les animaux parce qu'ils n'ont pas d'âme) comme un immense système d'horlogerie est en soi un modèle acceptable, mais c'est un modèle qui produit un certain type de savoir. Le modèle détermine les savoirs qui seront produits. Par exemple, le modèle psychanalytique produit un certain type de savoir. On peut en dire autant du modèle fonctionnaliste et du modèle structuraliste. Ce ne sont pas des mauvais savoirs, parce que autrement, il y aurait des meilleurs savoirs. Ce sont des savoirs éclairants, mais qui portent leurs propres limites.

Il faut reconnaître que l'adhésion à un modèle théorique oriente un type particulier de productions scientifiques. Le chercheur justifie son modèle théorique en indiquant le type de savoir qu'il désire produire. Par exemple, si un chercheur travaille avec le modèle de Michel Foucault, il va examiner les structures cachées qui déterminent les influences du pouvoir sur l'être humain. S'il travaille avec le modèle de Raymond Boudon, il va plutôt examiner comment un individu, ou les interactions rationnelles entre des individus, conditionne la structuration du pouvoir dans une société. Foucault développe une approche poststructuraliste, alors que Boudon développe l'individualisme méthodologique. Cela n'empêche pas le chercheur de mélanger les genres et les approches. À cet égard, il faut bien définir le caractère d'une recherche et justifier le type de savoir que nous désirons produire. C'est pourquoi l'inscription dans un courant de pensée (ou de penseurs), et sa justification est primordiale.

En somme, un chercheur tente de reconnaître les limites de ce qu'il peut produire, de ce qu'il peut montrer, de ce qu'il peut affirmer. Il montre également les orientations que la recherche ne peut emprunter. Idéalement, il est opportun de présenter les faiblesses, les failles, les erreurs produites par la recherche, les blocages et les stratégies pour déboguer les blocages. Cela permet de cerner rétroactivement l'objet et le problème de la recherche, et de poser les meilleures questions pour une recherche future.

La reproductibilité des savoirs issus de la recherche

Les astrologues ont des méthodes pour calculer le déplacement des astres. Ils utilisent des modèles théoriques plutôt sérieux. Leurs prédictions s'avèrent souvent vérifiables. Quant à leur démarche, elle ressemble à s'y méprendre à celle d'un scientifique. Pourtant, l'astrologie ne produit pas des résultats valides parce que deux astrologues partageant le même modèle théorique, à qui on demande de réaliser le portrait destinal d'un individu, produiront des résultats très différents sans savoir pourquoi. La part subjective de leur interprétation n'est pas contrôlée parce que difficilement discutable. Une recherche devrait toujours être reproductible. Cela signifie qu'un chercheur peut reproduire la recherche d'un autre chercheur en utilisant son modèle théorique, sa méthode et son analyse de recherche. Les résultats ne seront peut-être pas identiques, mais il pourra justement en parler. Plus se succèdent les mêmes recherches, mieux on arrive à comprendre pourquoi on obtient des résultats différents.

Sa transmissibilité et sa fécondité

La communication des résultats d'une recherche dans une langue accessible à d'autres chercheurs provenant de différents milieux est devenu un critère important à notre époque où, selon le vœu d'Edgar Morin, il y a lieu de décloisonner les savoirs. L'enjeu de la communication est d'autant plus important qu'il est préalable à tout débat. Un texte trop hermétique ne s'adresse qu'à un nombre restreint d'élus. À cet égard, il ne peut être discuté. Il y a un défi à rédiger des textes savants dans une langue et un style, même très personnels, qui peuvent être compris par l'ensemble des chercheurs. L'épreuve de la rédaction d'un texte scientifique devient un enjeu incontournable.

La rédaction, de plus, implique une rigueur et une cohérence dans l'utilisation des concepts, des contenus théoriques, des références, des citations, etc. Le chercheur doit redoubler de prudence afin d'éviter les contradictions, les incompatibilités et les flottements sémantiques abusifs.

Je ne sais pas si je dois inclure la fécondité d'une recherche dans les critères de validation de savoirs scientifiques. Mais il me semble que ce critère est conséquent avec l'idée qu'une recherche n'est jamais achevée. Une production de savoir, en fait, ne peut être un système clos sur lui-même. Elle doit générer des nouveaux savoirs, des nouvelles questions, des manques, des failles, des intuitions, mais surtout, des nouveaux problèmes qui intéresseront peut-être d'autres chercheurs. On peut soutenir à cet égard que tout savoir produit des nouveaux problèmes. Un savoir qui ne produirait pas de nouveaux problèmes serait totalitaire.

L'éthique en recherche

La dimension éthique, je l'ai déjà évoqué, traverse tout le champ de la recherche qualitative parce que le chercheur rencontre des êtres humains. On doit d'emblée distinguer deux aspects de l'éthique en recherche. L'éthique du chercheur et l'éthique de la recherche. L'éthique du chercheur, depuis la création des comités d'éthique de la recherche dans les universités canadiennes, a été passablement discutée. Elle concerne notamment le respect de tout individu rencontré dans le cadre d'une recherche, de toute société, de toute culture³, de tout environnement, elle concerne également l'honnêteté du chercheur, les règles de confidentialité, le consentement des sujets, etc.

Du côté de l'éthique de la recherche, le champ de réflexion est très vaste. Les questions soulevées par ce champ touchent entre autres à l'utilisation des résultats de recherche. Un savoir scientifique peut susciter une transformation des individus et des sociétés, c'est pourquoi l'éthique questionne le champ de ses possibles. En recherche, ne doit pas être fait tout ce qui peut être fait. Plusieurs éléments sont à prendre en considération avant de débiter une recherche. Parce que je ne veux pas m'avancer plus sur ce point, je dirais que la liberté du chercheur n'est pas uniquement celle du choix des possibles, mais celle de la résistance aux possibles. Résister aux possibles demande plus de force morale et plus de courage que d'adhérer aux possibles sans en évaluer les conséquences pour soi, autrui et le monde.

CONCLUSION

L'humain excède amplement tout savoir qu'on peut en avoir. Il est heureux que le chercheur itinérant accepte l'idée que l'homme, même s'il est la mesure de toute chose, n'est pas facilement mesurable. Toujours quelque chose échappe aux chercheurs, et c'est bien l'essence de la recherche, de commencer et de recommencer sa démarche parce qu'il sait que toujours quelque chose lui échappe. Cela demande une très grande humilité. Une grande humilité également pour considérer qu'il n'y a rien de spontané, d'allant de soi, dans la recherche. Penser est un effort constant pour se décentrer de soi, de son savoir, de ses désirs, de ses passions, pour voir comment on peut faire autrement disait Foucault (1984).

La pensée est passion, soulignait Eugène Enriquez (1976) à la suite de Freud, avant d'être action, réflexion, rationalisation. Et cette passion, qui porte le chercheur, est une part entière de la recherche. C'est pourquoi les questions d'éthique et les critères de validation d'une production scientifique demandent aux chercheurs de laisser des traces sur leur passage, comme le Petit Poucet, afin de ne pas oublier d'où ils viennent.

³ Les personnes et les populations particulièrement sensibles.

RÉFÉRENCES

- Dibie, P. (1998). *La passion du regard*. Paris : Métailié.
- Enriquez, E. (1976). *De la horde à l'État*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1984). *Histoire de la sexualité* (Tome 2). Paris : Gallimard.
- Fourez, G. (1992). *La construction des sciences*. Montréal : ERPI science.
- Guilbert, L. (1997). Le choc des approches méthodologiques ou l'incompatibilité des paradigmes. Dans Féger, R. (éd.). *L'éducation face aux nouveaux défis*. Montréal : Éditions Nouvelles.
- Kuhn, T.S. (1972). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.
- Meirieu, P. (1998). *Frankenstein éducateur*. Paris : ESF.
- Latour, B. (2001). *Le métier de chercheur : regard d'un anthropologue*. Paris : Institut national de la recherche agronomique.
- Lemieux, R. (2004). Penser l'autre, enjeux des sociétés contemporaines. Dans A. Fortin et F. Nault (sous la direction de). *Dire l'impossible L'autre*. Ottawa : Médiapaul.
- Lévy-Leblond, J.-M. (2003). *Impasciences*. Paris : Bayard.
- Maffesoli, M. (1985). *La connaissance ordinaire : précis de sociologie compréhensive*. Paris : Librairie des Méridiens.
- Morin, E. (1990). *Introduction à la pensée complexe*, Paris : ESF.
- Reboul, O. (1989). *La philosophie de l'éducation*. Paris : PUF.
- Sansot, P. (1998). *Du bon usage de la lenteur*. Paris : Payot & Rivages.
- Stengers, I. (1993). *L'invention des sciences modernes*. Paris : La Découverte.
- Vattimo, G. (1990). *La société transparente*. [Traduit de l'italien par J.-P. Pisetta]. Paris : Desclée de Brouwer.

Denis Jeffrey est professeur titulaire à la faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval. Il est directeur du centre de recherche sur la formation et la profession enseignante (CRIFPE-Laval). Il a dernièrement fait paraître aux Presses de l'Université Laval, Éloges des rituels, Rompre avec la vengeance, La morale dans la classe, Enseigner et Séduire, Enseigner et punir. Il poursuit des recherches sur l'éthique enseignante, les conduites à risque des jeunes et la violence vécue par les enseignants.